

HAUT ET COURT PRÉSENTE

50% ÉCOLE VERTE, 50% PROFS RECYCLÉS,
100% DÉBROUILLE !

RACHIDA
BRAKNI



ANAÏDE
ROZAM

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2022

LA COUR DES MIRACLES

UN FILM DE
CARINE MAY ET HAKIM ZOUHANI



GILBERT
MELKI

DISIZ

MOURAD
BOUDAOU

RAPHAËL
QUENARD

SÉBASTIEN
CHASSAGNE

LÉONIE
SIMAGA

YANN
PAPIN

AVEC FAÏZA GUENE, OLIVIER BROCHE, STEVE TIENCHOU, JEAN-RACHID KALLOUCHE. UN FILM DE CARINE MAY ET HAKIM ZOUHANI. SCÉNARIO ET DIALOGUES CARINE MAY ET HAKIM ZOUHANI. AVEC LA PARTICIPATION DE CATHERINE PAILLÉ ET ROMAIN COMPINGT. IMAGE ANTOINE MONOD. A.F.C. SOC. MONTAGE NADÈGE KINTZINGER. SON NASSIM EL MOUNABBIH. CLÉMENT MALÉO ET SAMUEL AÏCHOIN. MUSIQUE ORIGINALE YUKSEK. DIRECTION DE PRODUCTION LAZIZ BELKAI. RÉGIE GUÉNOLA CHAUSSARD. A.F.R. CASTINGS LEILA FOURNIER. DÉCORIS FRÉDÉRIQUE ET FRÉDÉRIC LAPIERRE. COSTUMES BETHSABÉE DREYFUS. PREMIER ASSISTANT MISE EN SCÈNE JÉRÔME ZAJDERMANN. SCRIPTE LÉA MOTHET. PRODUIT PAR CAROLE SCOTTA ET BARBARA LETELLIER. PRODUCTEURS ASSOCIÉS CAROLINE BENJO ET SIMON ARNAL. UN FILM PRODUIT PAR HAUT ET COURT. EN COPRODUCTION AVEC FRANCE 2 CINÉMA. AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINÉ+ FRANCE TÉLÉVISIONS LA BANQUE POSTALE IMAGE 15 ET COFINOVA 18. AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ - AGENCE NATIONALE DE LA COHÉSION DES TERRITOIRES - CENTRE NATIONAL DU CINÉMA DE L'IMAGE ANIMÉE. DÉVELOPPÉ AVEC LE SOUTIEN DE LA PROCIREP-ANGOA ET COFINOVA DÉVELOPPEMENT. DISTRIBUTION FRANCE HAUT ET COURT DISTRIBUTION. VENTES INTERNATIONALES FRANCE TV DISTRIBUTION.

Photo: Jean-Denis Luder - © Orange - Benjamin Sirey - FREDONKA

PRESE

François Hassan Guerrar
Tél. : 01 50 34 22 95
guerrar.contact@gmail.com

PROGRAMMATION

Martin Bidou et Maxime Bracquemart
Tél. : 01 55 31 27 63/24
martin.bidou@hautetcourt.com
maxime.bracquemart@hautetcourt.com

MARKETING

Marion Tharaud et Pierre Landais
Tél. : 01 55 31 27 32/52
marion.tharaud@hautetcourt.com
pierre.landais@hautetcourt.com

DISTRIBUTION

Haut et Court
Laurence Petit
Tél. : 01 55 31 27 27
distribution@hautetcourt.com
www.hautetcourt.com



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2022

2022 – France – 1h34 – scope – 5.1

AU CINÉMA LE 28 SEPTEMBRE

MATÉRIEL TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.HAUTETCOURT.COM

Jacques Prévert, école primaire en Seine-Saint-Denis, est menacée par l'arrivée d'un nouvel établissement scolaire bobo-écolo flambant neuf. Zahia la directrice de l'école, en quête de mixité sociale, s'associe à Marion, jeune instit pleines d'idées, pour créer la première « école verte » de banlieue et attirer les nouveaux habitants. Mais pour ça, il va falloir composer avec une équipe pédagogique disons... hétéroclite, et pas vraiment tournée vers la nature.



ENTRETIEN AVEC CARINE MAY ET HAKIM ZOUHANI

Votre film parle de l'école et se singularise par sa focale sur les enseignants. Les héros de LA COUR DES MIRACLES sont huit hussards, huit mousquetaires ! Pourquoi ce choix d'un film choral ?

Carine May : Parce que le collectif enseignant est à bien des égards fascinant et que, curieusement, c'est un angle mort. Les films les plus marquants sur l'école, on pense notamment à ceux de Bertrand Tavernier, *ÇA COMMENCE AUJOURD'HUI* ou à Nicolas Philibert, *ÊTRE ET AVOIR*, s'intéressent à l'image traditionnelle du maître, seul et tout puissant dans sa salle de classe. Or la professeure des écoles que j'ai été pendant 15 ans sait combien la solidité des collectifs pèse sur l'efficacité de l'enseignement. Nous ne pouvons qu'y voir un potentiel narratif. Quand on y réfléchit bien, l'école est l'un des derniers endroits où des gens, par la « grâce » du fonctionariat, le hasard des mutations et la précarisation de la profession, se retrouvent à travailler ensemble sans s'être jamais choisis. Les professeurs ont grandi dans des contextes divers, portent des regards parfois diamétralement opposés sur l'école, la société, et pourtant ils doivent faire corps dans l'intérêt des enfants. Dans notre monde atomisé où les gens vivent de plus en plus en cercles fermés, nous trouvons que c'était un matériau intéressant.



Votre film est tourné à Aubervilliers, parlez-nous des liens qui vous unissent à cette ville...

Hakim Zouhani : C'est la ville qui nous a menés tous les deux vers le cinéma, avec notre premier film autoproduit RUE DES CITÉS, dont elle était le personnage principal (Sélectionné à l'ACID – Festival de Cannes 2011). Nous avons toujours eu envie de transformer notre attachement en histoires. Les gentils enfants d'Aubervilliers, comme l'écrivait Prévert, grandissent souvent ensemble, et ne l'oublient pas. Nous avons tous les deux commencé par travailler auprès d'enfants dans différentes structures jeunesse de la ville. Puis j'ai passé plus de dix ans à l'office municipal de la jeunesse en tant qu'animateur socioculturel auprès de jeunes adultes, où j'ai initié des ateliers autour du cinéma. Carine a enseigné plus de dix ans à Aubervilliers et à La Courneuve, en tant que professeure des écoles, en maternelle et en élémentaire.

CM : Nous avons vu aussi cette ville se transformer, et subir de nombreux chantiers. Les Parisiens arrivent peu à peu, et s'installent, puisqu'on y trouve les prix les moins chers de la petite couronne. Et pourtant, la ville se paupérise à vue d'œil, depuis plus de dix ans. Mais cette gentrification récente n'a malheureusement aucun impact sur l'école : dans les établissements publics, la mixité ethnique et sociale est devenue inexistante. Une terre de contrastes, donc.

Vous saisissez cette ville en mutation avec ses nouvelles résidences, sa nouvelle école et cela scande le film comme une respiration...

HZ : Ces échappées répondent à une réflexion que nous menons de films en films sur les espaces, la répartition des gens sur le territoire. Ici, on voulait parler notamment de la question de la carte scolaire. On nous vend un Grand Paris qui viendrait égaliser les situations des deux côtés du périphérique mais l'arrivée des classes moyennes supérieures dans des villes de banlieue populaire comme Aubervilliers s'accompagne très souvent de politiques ouvertement ségrégatives avec des secteurs visant sciemment à ne pas mélanger les enfants de riches et les enfants de pauvres. Nous n'avons rien inventé. Lors de nos repérages, nous avons rencontré des responsables des affaires scolaires, dans des mairies parfois très à gauche, qui nous ont avoué, l'air à peine gêné, pratiquer exactement ce que nous dénonçons. Cet individualisme, ce refus de faire école commune, associés à une anxiété croissante des familles, s'expriment de manière exacerbée dans les métropoles et leurs banlieues mais ce sont des phénomènes globaux qui en font un véritable enjeu politique.



CM : Personne n'échappe à ces questionnements. Dans notre entourage, de nombreux amis mettent leurs enfants dans le privé. Pourtant, nous avons tous fait nos études dans le public à Aubervilliers avec des profs géniaux. Et toute notre génération a pu mesurer combien la mixité sociale et ethnique dans les écoles avait pu lui apporter. Mais les gens ne croient plus à la méritocratie, à la promesse d'ascension sociale portée jadis par l'Education Nationale. A raison. Des choix politiques ont été faits, la profession s'est précarisée et comme enseignante j'ai vu clairement l'école se déliter. Zahia, le personnage de la directrice interprété par Rachida Brakni, incarne ces contradictions. Elle est totalement sincère dans son engagement professionnel, porte son école à bout de bras, défend la règle républicaine qui a marché pour sa génération, et pourtant, face à l'expression du désir de son fils, elle finit par l'écouter et le laisse lui-aussi quitter le navire. Comment le lui reprocher ? Elle donne déjà beaucoup de sa vie pour son métier.

Cette tentation de l'entre-soi est incarnée par la nouvelle école ; on suit toutes les étapes de sa construction. Jusqu'à découvrir l'intérieur de cette école, merveille architecturale aux formes organiques...

HZ : On voulait un lieu hors norme pour incarner cette force d'attraction. Dès l'écriture, nous avions cette école en tête, qui existe vraiment. Paul Le Querrec, l'architecte, l'a conçue dans le moindre détail pour s'adapter aux besoins des enfants. Son caractère presque merveilleux rend la position des nouveaux arrivants un peu plus complexe : nous aussi, spectateurs, parents, on aurait envie que nos enfants y poursuivent leur scolarité. Parce qu'elle est belle, neuve, et porte en elle la promesse du meilleur.



LA COUR DES MIRACLES *pourquoi ce titre ?*

CM : Pour son double sens, bien sûr. Le sens figuré avec tous ces enseignants pas formés, envoyés au charbon, qui ne sont pas à leur place et doivent affronter des situations qui défient parfois l'entendement. Mais aussi le sens propre ! L'école de Zahia est un espace où tout reste possible. Les adultes pallient le naufrage institutionnel, les enfants ne cessent de nous surprendre et le lien entre tout ce petit monde demeure. C'est donc bien une cour des miracles et, chaque journée en comporte d'ailleurs un, de miracle, même minime. C'est ce que nous sommes amusés à souligner avec la parabole de la cour de récréation qui se verdit tout au long du film. Elle pousse les murs, ouvre peu à peu l'horizon. C'est aussi pour cela et grâce à cela que Zahia continue envers et contre tout.

L'école est filmée avec beaucoup de soin. Malgré sa construction désuète, malgré le béton environnant, elle paraît finalement très accueillante...

CM : Cette école est au centre du récit ; il fallait créer un lien particulier, empathique, qu'on puisse s'attacher à ce petit îlot orange au milieu des tours. Nous avons donc veillé, avec notre chef opérateur, Antoine Monod, à en saisir l'architecture et la vie qui y bourdonne. Par ailleurs, nous avons fait le choix du format scope. Cela nous a permis de réunir dans un même cadre l'ensemble du groupe de profs, avec ses interactions, ses échanges, ses mouvements. Et, tout en conservant une dimension naturaliste, de donner de l'ampleur à ce quartier, d'insuffler une nouvelle dimension à un réel parfois ingrat.

La bande son très planante composée par Yuksek participe aussi à s'extraire des clichés accolés à la banlieue....

CM : Oui, une ville populaire comme Aubervilliers est à la fois rude et tendre, on s'y attache vite tout en voyant ses cicatrices. Nous avons beaucoup apprécié le travail de Yuksek sur la série EN THERAPIE. La greffe a très bien pris. Yuksek a su rendre l'émotion complexe, dans cette tonalité douce-amère que nous avons voulu donner au film. On voulait osciller entre la dureté et les moments de grâce. Montrer que tout n'est pas perdu, même si le terrain est bien abîmé, notamment du côté des écoles.

HZ : Et puis, comme le film repose beaucoup sur des joutes verbales, sa musique apporte une rythmique différente. Ce contraste, à mes yeux, lui donne d'autant plus de force.

Vous filmez énormément de scènes « hors les murs », dans la cour de récréation mais aussi dans une Seine-Saint-Denis qu'on découvre presque bucolique. Là encore, l'envie de renverser les codes ?

HZ : On voulait se concentrer sur les adultes, notre collectif, qui est le cœur du film. On a donc limité les scènes dans les salles de classe pour éviter de trop isoler nos personnages face aux enfants. On les retrouve donc le plus souvent ensemble, dans la salle des maitres et dans la cour.

CM : Et puis cette focale est liée aussi au personnage de Marion qui arrive du Puy-de-Dôme, avec une folle envie de transmettre ce qu'elle aime par-dessus tout : la nature... Au début, dans le scénario, elle cultivait dans sa classe, et rendait l'école de plus en plus verte. Puis le confinement est arrivé dans nos vies et a largement influencé l'écriture. On s'est plongé dans le phénomène des « écoles dehors », largement inspirées des initiatives scandinaves... On a décidé d'emmener nos personnages dans la cour de récréation mais aussi dans la forêt, avec des enfants qui créent et apprennent au cœur de la nature, même près des tours.





Cela peut paraître une douce utopie mais ça ne l'est pas : depuis le Covid, de plus en plus de professeurs font classe plusieurs heures par semaine dans le bois le plus proche ou encore dans le square voisin, aussi bien en campagne qu'en ville.

HZ : Pour ce qui est de la cour de récréation, comme nous avons voulu en faire un symbole : celui du changement, du travail en commun et de la transformation. L'école se renouvelle. Les profs s'en emparent, décroissent les espaces et y font entrer la nature. Cette agora est en mutation ; c'est un lieu en devenir : le béton est recouvert de paille et de terre, le végétal et l'animal s'y invitent... La nature propose une alternative à une éducation « verrouillée » et autorise l'élève à sortir du cadre, à faire un pas de côté pour célébrer un apprentissage différent.

C'est la part militante du film ?

HZ : L'écologie est trop souvent un marqueur social et, en matière éducative, un argument pour les établissements privés, on le voit avec les pédagogies Montessori.... Or l'avenir de la planète concerne tous les enfants. D'où ce clin d'œil dans le scénario : une école publique tente de concurrencer une

autre école publique en utilisant des méthodes habituellement utilisées par le privé. Nous gravitons depuis quelques années entre le milieu du cinéma et celui de la banlieue et on constate bien qu'on n'y perçoit pas le réchauffement climatique de la même manière. En banlieue, le sujet est quasi inexistant. On pense à la fin du mois plutôt qu'à la fin du monde.

CM : Au-delà de l'écologie, la nature, c'est le bien-être élémentaire des enfants, comme l'assène Marion dans le film. Ce n'est pas une option. Mais bien une nécessité.

Malgré la gravité du sujet, LA COUR DES MIRACLES reste une comédie douce-amère qui préfère donner à réfléchir qu'asséner un discours...

HZ : Oui, nous avons beaucoup réfléchi au réalisme des situations. Quand on fait vivre les quartiers populaires à l'écran, il existe toujours un risque de tomber dans l'angélisme, le misérabilisme, ou le manichéisme. Même si le fond de nos histoires est souvent rude, on y insuffle de l'humour. Parce que cette façon de sourire des situations a toujours été un moteur pour nous.

CM : Zahia aussi devait être douce-amère ! Ce personnage, c'est un peu nous, c'est un peu moi. Il fallait qu'elle soit touchante tout en étant déterminée. On ne voulait pas qu'elle soit seulement une héroïne militante. Idem pour le personnage d'Ingrid - Léonie Simaga - qui défend une pédagogie très classique, voire conservatrice, et n'accroche pas aux propositions audacieuses de sa jeune collègue Marion mais n'en est pas moins une excellente prof.

Parlons du collectif enseignant. Pour le faire vivre à l'écran, vous êtes allés chercher des acteurs venant d'horizons très divers.

HZ : En écrivant le scénario, on pensait déjà à Rachida Brakni que Carine avait rencontrée dans un jury et Sébastien Chassagne avec qui nous avons déjà travaillé sur un court métrage. Puis le groupe s'est formé. Nous les avons fait se rencontrer assez tôt et avons travaillé par binôme. Anaïde (Rozam, ndlr.) et Disiz, les deux nouveaux, Sébastien et Raphaël (Quenard, ndlr.), les deux post-ados, et enfin le duo Jean-Pierre/Seïd incarné par Gilbert Melki et Mourad Boudaoud. Ces deux-là, par la nature inattendue du couple amical qu'ils finissent par former, portent une bonne partie de l'ADN du film. Il n'y a que dans l'Education nationale que des rencontres pareilles peuvent arriver.

CM : Nous avons volontairement mêlé plusieurs générations, divers parcours de comédiens pour retrouver cette très grande hétérogénéité qui fait le charme des salles de profs... Mais il faut aussi évoquer le mélange amateurs/pros qu'on pratique sur tous nos films. Les parents et les enfants sont tous d'Aubervilliers ou des villes environnantes. Sur le tournage, cela a contribué au déséquilibre, à l'inattendu, à la spontanéité. Sans compter qu'il était évident pour nous de faire participer les habitants à l'aventure et de porter leurs visages à l'écran.

Vous avez également fait appel à deux personnalités connues et reconnues en dehors du cinéma : le chanteur Disiz, dans une forme de mise en abîme de sa propre trajectoire et la romancière Faïza Guène, tout en justesse en maman d'origine algérienne très tendue sur l'éducation de ses enfants...

CM : Ce n'est pas forcément volontaire. Le rôle de Fabrice n'était pas écrit pour Disiz au début, mais c'est vrai que le miroir est un peu troublant.





HZ : Ça a d'ailleurs été sa seule réserve : je veux jouer Fabrice, et je ne serai pas Disiz. D'autant que le vrai Disiz, lui, n'a pas du tout renoncé à sa carrière musicale, bien au contraire. Arrêter le rap et passer le concours d'institut, ce n'est quand même pas la même chose !

CM : Ceci dit, il a quand même créé le morceau de rap intégré dans le film, très marqué fin 90, début 2000 ! Petit clin d'œil... qui montre que tout est imbriqué, et c'est ce qui nous plaît.

HZ : En ce qui concerne M^{me} Nedjar, la mère d'élève « débarquée du bled » mais qui a déjà tout compris à notre système scolaire, c'était un rôle compliqué. Nous avons en tête les mamans du quartier du Petit Bard à Montpellier. Des femmes qui, tout en assumant leurs voiles et leurs origines étrangères, militent pour que l'école de leurs enfants ne soit pas un ghetto scolaire et qu'on y trouve aussi des « petits blonds ». Il nous fallait donc quelqu'un qui puisse jouer de l'accent algérien avec subtilité, sache être vindicatif sans tomber dans la caricature. Curieusement, nous avons eu du mal à trouver. C'est finalement Rachida Brakni qui nous a parlé de Faïza avec qui elle avait déjà fait un film.

CM : Ce n'est pas totalement un hasard non plus. Faïza, comme Mourad Boudaoud qui joue Seïd, a grandi à Pantin, dans la cité des Courtillères, contiguë à Aubervilliers.

La fin du film ne tranche pas vraiment. Miracle ou pas miracle ? Chaque spectateur peut l'interpréter à sa façon. Et, vous, comment voyez-vous les choses ?

HZ : Sur l'objectif initial, il faut bien admettre que le miracle n'a pas eu lieu. Les nouveaux venus, bobos et parisiens, n'inscrivent pas leurs enfants à l'école.

CM : Et, pourtant, malgré les échecs, la vie continue, des couples se forment, amicaux ou amoureux, parfois improbables à l'image de la romance entre Fabrice et Marion et de la « bromance » entre Jean-Pierre et Seïd. C'est aussi cela l'histoire du professorat en banlieue parisienne avec des jeunes gens d'une vingtaine d'années qui débarquent de toute la France sans aucun repère ou racine, façon colo. Ca peut être violent sur le coup mais c'est aussi l'occasion de rencontres qui finalement auraient très peu de chances d'advenir ailleurs. Et, parfois, cela transforme votre vie.





CARINE MAY *ET* HAKIM ZOUHANI

Originaires d'Aubervilliers, ces deux réalisateurs s'inspirent de leur ville et la mettent en scène à travers leurs créations. Leur premier long métrage, *RUE DES CITÉS*, est à la frontière entre fiction et documentaire, et est présenté dans la programmation de l'ACID à Cannes en 2011. Reconnus pour plusieurs courts, (*LA VIRÉE À PANAME*, *MOLII...*), Carine May et Hakim Zouhani investissent le registre de la comédie dramatique et dessinent avec justesse les quartiers populaires d'aujourd'hui.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- 2021 **LA COUR DES MIRACLES**
- 2017 **MASTER OF THE CLASS** (court-métrage)
- 2014 **MOLII** (Prix Spécial du Jury au Festival de Clermont-Ferrand 2014, Pré-sélectionné aux César 2015, sélectionné au French Film Festival)
- 2013 **LA VIRÉE À PANAME** (Nommé aux César 2015, Sélectionné au French Film Festival)
- 2011 **RUE DES CITÉS** (Sélection Acid Cannes 2011, Premiers Plans d'Angers)

crédit photo : NICOLAS MOULIARD



LISTE ARTISTIQUE

ZAHIA
MARION
JEAN-PIERRE
FABRICE
SEID
MICKAËL
JÉRÔME
INGRID
THIERRY

RACHIDA BRAKNI
ANAÏDE ROZAM
GILBERT MELKI
DISIZ
MOURAD BOUDAPOUD
RAPHAËL QUENARD
SÉBASTIEN CHASSAGNE
LÉONIE SIMAGA
YANN PAPIN

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION CARINE MAY et HAKIM ZOUHANI
SCÉNARIO ET DIALOGUES CARINE MAY et HAKIM ZOUHANI
AVEC LA PARTICIPATION DE CATHERINE PAILLÉ, ROMAIN COMPINGT et BENJAMIN CHARBIT

IMAGE ANTOINE MONOD AFC
MONTAGE NADÈGE KINTZINGER
SON NASSIM EL MOUNABBIH, CLÉMENT MALÉO, RAPHAËL MOUTERDE
et SAMUEL AÏCHOUN

MUSIQUE ORIGINALE YUKSEK

DIRECTION DE PRODUCTION LAZIZ BELKAÏ ADP

RÉGIE GUÉNOLA CHAUSSARD AFR
DÉCORS FRÉDÉRIQUE et FRÉDÉRIC LAPIERRE ADC
COSTUMES BETHSABÉE DREYFUS
CASTING LEÏLA FOURNIER

PRODUIT PAR BARBARA LETELLIER et CAROLE SCOTTA
PRODUCTEURS ASSOCIÉS SIMON ARNAL et CAROLINE BENJO

Un film produit par HAUT ET COURT en coproduction avec FRANCE 2 CINÉMA
Avec la participation de CANAL+, CINÉ+, FRANCE TÉLÉVISIONS, LA BANQUE POSTALE IMAGE 15 et COFINOVA 18
Avec le soutien de LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE, FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ –
AGENCE NATIONALE DE LA COHÉSION DES TERRITOIRES – CENTRE NATIONAL DE L'IMAGE ANIMÉE
Développé avec le soutien de LA PROCIREP-ANGOA et COFINOVA DÉVELOPPEMENT.
Distribution France HAUT ET COURT DISTRIBUTION Ventes Internationales FRANCE TV DISTRIBUTION

© 2022 - HAUT ET COURT - France 2 CINÉMA